

La Bruja, fixes tropiques par Philippe Lançon

La large route qui passe devant le village de La Bruja (environ 60 maisons et 358 habitants) tire sa ligne entre terre et mer, au ras des montagnes de la Sierra Maestra. Elle relie Santiago de Cuba à Manzanillo, et c'est sans doute la meilleure de Cuba. Pourtant, elle est déserte. Pour se rendre au village, situé à 100 km environ de Santiago, Alexis Cordesse a pris l'habitude de faire comme ses habitants : attendre un bus hypothétique et si souvent plein qu'on « n'en voit jamais que la poussière », comme on dit ici, ou grimper dans l'un des rares camions de passage. Le voyage prend souvent la journée. La chance est une idée. L'impatience est une curiosité. Le bout du monde est parfaitement goudronné, mais il reste le bout du monde : un lieu sublime, cette côte sud orientale de l'île, où presque personne ne va. On y flotte, comme un insecte égaré, entre l'eau, la montagne et les nuages qui la dévalent ou la remontent, parfois au galop et au ras de silhouettes. Le bout du monde est goudronné, à deux virages près : terreux, couverts de pierres tombées de la falaise et situés au ras des flots, ils sont infranchissables par gros temps. La belle route de 200 km est alors coupée par les caprices océaniques. L'État cubain avait commencé à construire deux tunnels pour l'éviter. Mais à la chute du communisme en URSS, faute d'argent, ils n'ont jamais été achevés. Ils ouvrent sur le roc, la broussaille pousse dedans. Ce pourrait être des abris. Le bout du monde reparaît là, dans ces deux virages qui semblent souffler au voyageur : « Ne te fie pas aux apparences ! Les paysans bougent et sourient à l'étranger et ils ont des tee-shirts américains, mais en fait, l'isolement est toujours là, et la misère suit. Deux virages de terre font la nique à 200 km d'asphalte presque impeccable ! »

Le second virage n'est pas loin de La Bruja. Il l'annonce presque. On dit que la nuit, par temps clair, il est possible de voir du village, situé dans la montagne à 200 mètres de la route, les lumières de la Jamaïque lointaine. On les voit sans doute mieux en fermant les yeux. Elles sont peut-être portées par le vent, ou les poissons volants, ou le désir de se déplacer, de voyager, ou plus probablement par les saints cubains, ou, pourquoi pas, par cette femme fantôme qui a donné au village son nom (en français : la sorcière) et sa légende d'oiseau mal enchanté et menaçant.

On ne sait plus trop de quand date l'histoire : du début de siècle, sans doute. Le village était encore installé bien plus haut dans la montagne. La route n'existait pas. Les paysans cultivaient les uniques terres qui, en altitude, n'appartenaient à personne. Ils ne descendaient vers la mer que pour vendre leurs récoltes aux gros propriétaires ; les terres du bas leur appartenaient ; ils y faisaient paître du bétail ; plus tard, ils venaient s'y détendre, accédant au lieu par la mer, en yacht. Les paysans descendaient aussi pour transporter leurs malades. Ils faisaient signe, avec des draps, aux bateaux qui passaient au large. Parfois, ceux-ci jetaient l'ancre, embarquaient le malade, le transportaient jusqu'à Santiago. Mais souvent, il ne passait aucun bateau, et le malade mourait là, face à la mer. Peut-être voyait-il enfin les lueurs de la Jamaïque. Les premiers lieux habités, au bord de la future route, furent des cimetières : il

en existe vingt-sept. Le village n'est peu à peu « descendu » qu'après 1962, lorsque fut construite la première voie, une piste en terre. Mais du temps de la légende, il n'y avait que des sentiers de montagne. L'isolement était absolu. Il a durablement marqué la culture des habitants.

Une femme du village est alors mariée, depuis longtemps, à un paysan. Ils forment un couple sans problèmes apparents. Un soir, pendant la fête de la *noche buena* (la nuit de Noël), un ami du mari, amoureux de la femme, danse avec elle et la séduit. Le mari le provoque en duel au couteau. Quand le combat débute, la femme s'aperçoit soudain qu'elle souhaite la mort de son mari ; mais il tue l'amant. La nuit même, elle assassine son mari et disparaît. Jamais plus on ne la reverra. La légende naît : on dit qu'elle se serait transformée en oiseau et qu'elle revient, en décembre, vers Noël, et en avril, pendant la semaine sainte, enlever les maris mal aimés. À ces époques, les hommes n'aiment guère sortir la nuit : peut-être pressentent-ils que leurs femmes les aiment moins qu'ils feignent de le croire. La légende a évidemment plusieurs versions, et l'on sent qu'elle mélange des éléments de la vie quotidienne cubaine : le calendrier de la vie des saints, la jalousie morbide, le vol des oiseaux migrateurs. Elle est aussi un produit de la nuit noire, sans électricité, qui tombe ici vers 18 heures. Des scientifiques ont cherché à identifier le volatile qui forme le support animalier de la légende : ce serait un *archetata heterodema*, un petit oiseau qui vient en hiver dans les Caraïbes, vole au ras des flots, nidifie dans la sierra, et repart en avril. Ceux qui savent le nom, peut-être incorrect, vous l'épellent et veillent à ce que vous l'écriviez bien, comme si la plus extrême précision verbale pouvait maîtriser les vapeurs de la légende ou en définir ses contours. Mais un nom ne fait pas un oiseau de printemps : les anciens du village rappellent que nul n'a pu capturer, ni même voir, le véritable oiseau-femme.

Si la légende était connue, en Oriente, elle avait, si l'on ose dire, pris du plomb dans l'aile. En 1996, Raul Pomares, un acteur de télé célèbre et originaire de Santiago, décide de faire élever un monument à l'oiseau, et de lui dédier une fête le 31 décembre. Il n'a oublié qu'une chose : la mentalité des habitants. Ce n'est pas qu'ils soient si sauvages, mais l'isolement, le silence, la lenteur, et des siècles de vie austère, à l'écart de tout, leur ont formé une carapace de circonspection. Ils n'admettent pas l'intempestif. Ils disparaissent devant l'extérieur. Ils ne disent pas non : ils ignorent. Leur mutisme rappelle exactement les mots de Bartelby, le muet personnage d'Herman Melville, face à ses différents chefs : « Je préférerais ne pas le faire. » Aller à leur rencontre est d'abord une épreuve froide comme on en vit peu dans un pays aussi sociable que Cuba : les gens, ici, commencent par ne pas vous saluer. Ils ne semblent pas vous regarder, et vous parlent encore moins. Il faut les saisir patiemment, et concrètement.

Raul Pomares croyait peut-être un peu trop en sa notoriété ; il se faisait sans doute une idée trop simple du narcissisme culturel des habitants de La Bruja. Il pensait pouvoir les apprivoiser. Mais il n'y avait pas encore de télé à La Bruja, en 1996, et la légende s'était creusée dans le silence. Ici, il n'y avait que la nuit, le vent, quelques guitares et bongos, une nouvelle et modeste turbine pour l'électricité, ce miracle ténu, et, sous l'emprise d'une

santería pure et dure, des *bembés*, ces « happenings » musico-religieux violents et transis, jusque tard dans la nuit. Pomares ne parvient pas à mobiliser le village. Il prend contact avec le centre de culture communautaire de Santiago. L'une des psychologues du centre, Tatiana Tamayo, raconte qu'au début, « nous n'avons pas voulu y aller : c'était trop loin ! ». Trop loin, compte tenu de l'absence de moyens de transport. Ici, la plupart des gens n'ont pas de voiture, et les transports en commun sont aléatoires et coûteux : 7,5 pesos de Santiago à La Bruja (les salaires mensuels sont en moyenne de 150, 200 pesos soit 10 dollars). Alors, aller à 100 km... Finalement, en avril 1998, quatre jeunes psychologues décident de s'y rendre, mais elles commettent une erreur : elles ne préviennent pas les autorités du village. Lorsqu'elles arrivent, chacun rentre chez soi. Elles posent des questions : on ne leur répond pas. L'oiseau de La Bruja ? Connais pas, connais pas. « Les habitants, dit Tatiana, étaient fatigués de voir passer des acteurs, des fonctionnaires, des écologistes, des biologistes, sans rien obtenir en échange. » Les escargots, fatigués de l'intérêt qu'on leur porte, ont rejoint leurs trous.

Longtemps, ceux de La Bruja ont vécu isolés. Ici, la vie est douce et dure. On se nourrit de la terre, et on vit comme dans un ascenseur. Le village, près de la mer, est étagé sur 300 mètres, parmi les arbres, selon une très forte pente. Les hommes y viennent pour vendre et pour se reposer. Le reste du temps, ils cultivent plus haut, par-delà les nuages. Ils y restent une semaine, un mois, deux mois, et redescendent, la mule ou le cheval chargé de tubercules, de fruits, de café. Le sentier est extraordinairement raide. Leurs bras et leurs jambes semblent faits de bois. Les hautes vallées sont des merveilles fertiles, verdoyantes, humides et boueuses, où nul étranger n'a légalement le droit d'aller : cette zone est largement consacrée au café, et le café est une richesse nationale. Elle est donc sous contrôle militaire. La paranoïa du régime y trouve son plein emploi. Le *maestro* (l'instituteur) et délégué du village, un homme éduqué, vous explique, avec un enthousiasme rhétorique et répétitif, que si l'accès du haut est interdit depuis quelques années, c'est parce que de faux touristes ont, naguère, lâché une bactérie qui a donné la maladie du café. En réalité, cette maladie qui tache les feuilles de café est vieille comme la plante, et elle est universelle ; mais la culture castriste, dans cette région surtout, un foyer paysan-révolutionnaire, a infusé les esprits : l'étranger reste un ennemi possible (quoiqu'assez rare), puisque Fidel le dit. Il faut donc le contrôler, le surveiller.

Lors de ses cinq premiers voyages, Alexis Cordesse a par conséquent dû concentrer son travail sur la zone du bas : le village proprement dit. Il attend le permis qui l'autoriserait à pénétrer sur les hauts plateaux. Il en rêve comme d'un paradis peut-être pas inaccessible. Ses portraits sont tendus par ce désir frustré : chacun forme l'image d'une petite cérémonie dont l'au-delà (travail, déplacements éprouvants, nuits silencieuses dans la montagne, froid en hiver, pluie, pluie, chaleurs épouvantables) – reste non seulement invisible, mais intouchable.

Lors des premiers séjours, les paysans, leurs épouses et leurs enfants, mettent leurs plus beaux habits pour la photo. Ce ne sont parfois que des chemises un peu moins déchirées que leurs tee-shirts. Ils se tiennent droit et ne sourient pas. Ils n'aiment pas être « surpris » par celui qui

est encore un intrus. Ils n'aiment pas faire les clowns devant l'objectif. Ils n'aiment pas être pris dans des poses « naturelles ». Ils ont instinctivement compris que la photo touche au temps, à la mort, à l'idée qu'on se fait de soi-même, qu'elle est une véritable cérémonie, et qu'elle n'a donc absolument rien à donner à voir de « naturel ». Elle est, au sens propre, le reflet d'un moment extraordinaire. La plupart n'ont aucune photo, ni d'eux-mêmes, ni de leurs ancêtres. Ou alors, juste une vieille photo d'identité en très mauvais état. Ils ont accepté le photographe parce qu'il avait quelque chose de précieux à échanger : des images contre de la présence. Et cette présence est là.

Dans la vie, les paysans de La Bruja sourient et rient beaucoup. Sur la photo, ils ne sourient pas. Ils montrent autre chose : leur intérieur le plus digne. Ils ont fait le ménage et mis les petits plats dans les grands avant de laisser entrer le regard de l'autre. Et ce regard, celui d'Alexis Cordesse, doit lutter pour pénétrer. La photo engage non seulement celui qui la représente, mais tout le village. Une femme, Olga, a été prise la braguette ouverte. « Tu dois faire ton autocritique ! » lui a dit, en public, le délégué. Toute photo est un combat et une équation à plusieurs inconnues. Autour du photographe suant et de son modèle statufié, quelques habitants s'assemblent, observent, apostrophent, rient, comme s'ils allaient assister à une corrida ténébreuse et joyeuse. Alexis Cordesse commence par faire quelques polaroids. Il les distribue aussitôt, pour que chacun puisse voir ce qu'il fait, va faire de son image : c'est le terme de l'échange, les passes de Véronique. La tension retombe un peu. Les gens rient, se moquent : ce sont les piques et banderilles. Enfin la séance débute, et le silence se fait : il ouvre sur une autre forme de tension, comme au moment de la mise à mort. Mais il s'agit, ici, d'une mise à vie. Alexis choisit très précisément le cadre et la posture. Le modèle s'y soumet et se concentre dans sa tâche au milieu de ses proches, de ses voisins.

Il arrive souvent que celui-ci soit mécontent du résultat. Ce fut le cas de Lela, une veuve exubérante, et la seule personne qui possède ici une maison en « dur » (terre cuite). On lui a déjà volé de l'argent, des poulets : à La Bruja, l'envie règne comme ailleurs. J'y reviendrai. Un proverbe cubain affirme : « Petit village, grand enfer. » Lela est aussi l'une des rares à posséder une photo d'elle, vieille de vingt ans. Elle y a les cheveux parfaitement tirés, raie au centre : « Là au moins, me souffle-t-elle, j'étais bien, mais sur la photo d'Alexis... » Sur la photo d'Alexis, elle est magnifique, inquiétante, belle comme un vieux rocher noir dynamité par l'ombre et la violence. On y devine le premier mari mort, les baisers violentes et bruyantes dans la nuit avec le second, une vie passée à laver, cuisiner, tordre le cou à des poulets, transporter des légumes, couper du bois, etc. Mais pour cette photo, elle n'a pas eu le temps de se « préparer ». Le photographe a cherché la puissance du naturel, le corps perdu, toute la sauvagerie physique que Lela voulait instinctivement dissimuler, contraindre, normer : elle voulait la civilisation en 24-36, mais le photographe l'a « refaite ». De cette contrainte, de ce malentendu prémédité, naît la photo, où le fantasme de l'un se glisse sous la peau de l'autre. Cette image, en figeant l'instant, introduit les mouvements de l'âme. Elle grandit Lela, et ces hommes et ces femmes, dans leur isolement. Elle est prise ici, dans un coin perdu de Cuba, mais elle pourrait venir d'ailleurs, d'Afrique ou d'Océanie, comme les deux cousines, Lurdes

et Reina, sous l'arbre en fleurs. Elle nous montre l'homme nu et le noue autour de la lumière puissante qu'il porte. Des habitants de La Bruja, elle fait des archétypes d'un temps qui passe et ne passe pas, de ce lointain intérieur dont parlait Henri Michaux. Elle révèle la terre qui tanne les chairs et creuse les regards. C'est le contraire d'une photo exemplaire, d'une photo d'actualité, d'une photo qui passe. Les habitants de La Bruja n'ont pas l'honneur douteux d'être actuels ni repassés par l'omniprésence et l'indiscrétion blasée du regard des autres : ils sont simplement là.

Lela et Alexis ne se sont pas compris, ou peut-être se sont-ils trop bien compris. La déception passera ; la photo restera. En la regardant, on comprend ce qu'Alexis est venu chercher : le paradis photographique perdu ; un monde où l'homme n'était ni blasé ni obsédé par ce douteux miracle : le mensonge des images multipliées – de ses propres images. Et peu à peu, le village apprivoise ce rousseauiste du temps de pose. Le photographe est admis, ses photos changent. Moins d'apparat, moins de cérémonie. Chacun peut juger en regardant du moment qu'il préfère, des chocs du début ou de l'intimité de la fin. Oscarin, le fils de Lela, en est amusé et émerveillé. Il s'exclame : « Ce sont des souvenirs ! On est vivants et on fabrique des souvenirs ! » Ici, jusque-là, les souvenirs n'existaient que pour être vécus : histoires entre familles, amours, querelles en tout genre. Vécus, mais pas regardés. Les souvenirs, c'étaient déjà les morts.

Oscarin a une vingtaine d'années et beaucoup de petites amoureuses, qu'il baise à tour de bras. Il n'est ni fidèle, ni jaloux. La fidélité n'est pas une vertu, ni une règle, à La Bruja. L'amour y circule sans complexe de *bohio* en *bohio* (le bohio est une petite maison vétuste, en bois ou en palme). On entend des cris et des gémissements, la nuit. Ils font partie de la vie sonore, comme le souffle du vent, le chant des oiseaux ou le grognement des cochons. Ici, on appelle Oscarin Amarillo, le « jaune », parce que, ironise-t-il, « je ne suis ni blanc ni noir ». Il est ici l'un des rares à avoir fait des études. Il a d'ailleurs eu une histoire avec l'institutrice. Il est surtout l'un des plus « citadins » du village. Les choses, le nouveau, l'étonnent, mais il les tapisse immédiatement d'une moquette d'humour sceptique, comme s'il se méfiait de sa curiosité (intense), ou de l'image naïve qu'il risquerait de donner de lui en se montrant trop vierge.

Mais la naïveté existe-t-elle vraiment ? Observez le visage osseux, creusé, magnifique, de Teofilo Isa Batista : c'est le muet et l'idiot du village. Souvent, il bafouille des mots, que la plupart des adultes comprennent mal. Les enfants, eux, sont plus doués pour pénétrer dans les trous du langage : beaucoup saisissent ce que Teofilo veut dire. Il touche, crie, rit, incendie d'onomatopées sa bouche largement édentée. Ces actes de compensation, d'apparence joyeuse, ont fait de lui la mascotte du village. Il va de maison en maison, tel un feu follet domestique. Mais la photo, elle, montre ce que plus personne ne voit : la solitude, la force instinctive de son combat pour être aimé et compris. Elle le rend à son terrible silence.

Ce silence, cette résistance, il a fallu pas mal de temps aux jeunes psychologues de Santiago pour les passer. Il était dû en partie à Juan Francisco Molina Mulen, mort à 125 ans, en 1972. Juan aurait été un guerrier mambi pendant la guerre d'indépendance de 1895, mais ici, il fut surtout le *curandero* du village : son guérisseur. Il vivait dans la montagne et avait prévu, pour le déplorer, que le village « descendrait », et que le contact avec le monde, la route, la vie d'en bas, ferait éclater les familles. Son « enseignement » a été entretenu. L'isolement est devenu une vertu. Les habitants de La Bruja ne sont pourtant pas si seuls, si loin de tout. Les va-et-vient verticaux et horizontaux sont permanents. Verticaux, du village à la montagne et vice versa. Horizontaux, du village vers l'extérieur et retour. La plupart des hommes ont fait leur service militaire dans une autre région. Le charmant et puissant Erasmo, dit « Bolo », ne quitte jamais le béret qu'il a ramené de ses trois ans d'armée. Pendant 18 mois, il récolta les ananas, un travail particulièrement difficile, près de Camaguey. Il est très musclé, il fume la pipe et il aime rire. Certaines familles ont également des parents à Santiago, à Holguin, à La Havane. Un homme, pas tout à fait du village il est vrai, une « pièce rapportée », a travaillé en Bulgarie. Un soir, chacun fumant la pipe, il raconte à quelques amis, chez le délégué du village : « Là-bas, les maris te prêtent quasiment leurs femmes ! ». « C'est ce que devraient faire tous les bons amis ! » répond le délégué. « OK, prête-moi la tienne d'abord ! » dit un troisième. « Pas avant de t'avoir rendu la tienne ! » reprend le délégué. Derrière la porte, la femme du délégué pouffe, dans l'ombre de cette conversation machiste, très cubaine. La femme du délégué est une beauté, et la beauté n'est ni fidèle, ni mijaurée. Le voyageur reprend : « Un soir, je rentre avec une femme chez elle, son mari est ivre mort sur le canapé, on baise dans le lit conjugal, en se réveillant il me sourit : voilà comment ils sont ! ». « Mais, remarque un autre, sa vraie femme, c'est peut-être l'alcool, non ? » Tout le monde rigole. Un vieux conclut : « Les femmes, c'est très bien, mais ça fait des scènes. Le rhum, moi, ça ne m'a jamais cassé la tête comme une femme, et puis ça ne parle pas ! »

L'étranger est un rêve intense, mais vaporeux : personne, ici, n'a de parent exilé. Cette situation est de plus en plus rare à Cuba. L'île entière vit des devises des expatriés. L'absence du dollar, qui, seul, donne accès aux biens de consommation courante (savon, vêtements, télévision, électroménager), se fait donc sentir à La Bruja. Elle en fait, dans le pays, un monde à part. Amarillo a fait une école d'horlogerie, mais il n'a quasiment aucun outil, et, de toute façon, presque personne, ici, n'a de montre. Il résume bien la situation : « Le problème n'est pas de vivre ici, mais de pouvoir en sortir. » En sortir physiquement : il arrive qu'un villageois attende des heures, sur la route, le bus qui ne vient pas, et puis remonte, sa journée perdue. En sortir mentalement : le village est un cocon. En sortir, oui, mais pour y revenir, avec des biens, des vêtements, des outils, un peu de confort. Le paradis est sans doute ailleurs, mais c'est ici, dans ce superbe petit enfer, qu'on préfère vivre, ou regretter de vivre. On revient toujours à La Bruja, comme si, au fond, le reste du monde finissait par ne plus exister.

Et pourtant, il existe de plus en plus. Devant leurs nouvelles photos, beaucoup disent : « En France, ils doivent bien rire en nous regardant, hein ? Ils doivent nous trouver pauvres... » Personne, ici, n'est fier de sa pauvreté ; fier de ce qu'il est, oui ; bien là où il est, oui ; mais le

monde change, et ils le savent. Ils n'ont pas de montres, mais ils sentent qu'ils sont peut-être « en retard ». Ils ont assez de conscience pour le savoir, et assez d'innocence pour l'oublier. Voilà ce que montrent aussi ces photos : des gens à la limite, entre ce qu'ils ont été et ce qu'ils vont devenir. La civilisation moderne les a touchés, mais pas engloutis. Ils rêvent de dollars, comme tous les Cubains, mais ils n'en rêvent toujours pas au point d'organiser leur vie pour en obtenir à tout prix. Cependant, la modernisation du village et l'aide humanitaire qui, peu à peu, y est entrée, effacent vite la rigueur dont les photos portent un dernier témoignage. Elles l'effacent comme, dans le film *Fellini Roma*, l'air détruit des fresques romaines exhumées. Il y a quatre ans, une turbine a été installée : l'électricité est enfin là. Elle est encore très faible, mais au crépuscule, elle change les habitudes, et peut-être, certains rêves. On se couche toujours tôt, à La Bruja, quand il n'y a pas de *bembé*. Mais qui sait si, à la lueur faible des ampoules nues, dans cette pénombre de modernité, la légende de l'oiseau-femme peut encore vivre et se développer ?

Les psychologues étaient venues avec le projet culturel de l'acteur : « Mais, dit l'une d'elles, quand on a vu que les enfants allaient pieds nus, que les femmes ne travaillaient pas, que l'instituteur n'avait rien pour faire cours, et que les instruments des musiciens étaient bousillés, on a décidé de changer de projet. » La présence de Raul Pomares, l'activisme des psychologues, ont fait de La Bruja, en 1998, l'un des cinq projets pilotes nationaux de « développement intégral ».

Une organisation de retraités italiens, Archinova, donne d'abord des vêtements et du matériel pour l'école. Une organisation belge, Oxfam Belgique, finance le projet hydraulique et immobilier. Une étude du sol est lancée. Il faut construire les maisons en dur et amener l'eau jusqu'au village (la rivière passe en bas, des pompes hydrauliques sont nécessaires). On propose de faire une ferme commune, avec animaux donnés par l'État, mais les habitants la refusent. Ils se méfient de toute idée de partage : « Qui devra nourrir les animaux ? » disent-ils. La communauté, oui ; mais à l'intérieur, chacun pour soi. La bonne volonté des psychologues est mal relayée par le délégué du village, qui craint qu'elles ne soient venues, avant tout, pour le juger. Pendant deux ans, elles s'efforcent donc de conquérir les deux « têtes » du village : l'épicier, et Lela. Le troisième « guide » de La Bruja, la *santería*, l'a quitté ; elle ne revient plus que pour les fêtes votives. La télévision remplace peu à peu les *bembés* que la *santería* dominait dans l'obscurité. Payé par la province de Bayamo, un premier récepteur a été installé voilà un an et demi. Chaque soir, la plupart des habitants présents s'assemblent à l'heure de la *novela*, comme des bêtes au point d'eau. Moment vivant, fascinant, où l'on comprend l'une des fonctions essentielles – et souvent oubliée en Occident – du petit écran : la communion. Le poste est installé dehors, sur une vieille table. La *novela* se joue en plein air. Alexis Cordesse avait pris une photo qu'il n'a pas retenue, qu'il n'aime pas. Elle résumait, peut-être un peu trop pesamment, le statut de l'engin au village : une jeune métisse a la joue collée contre un vieux poste qui n'a jamais marché. Dans une niche, derrière, elle a organisé un petit autel où l'on peut voir une statuette de San Lazaro, le saint guérisseur,

et une photo de Gaviota, célèbre héroïne de *telenovela*. Le délégué a refusé pour l'instant l'offre d'un second récepteur ; il pense qu'il diviserait le village.

Après deux ans de programme, l'équipe fait un bilan en décembre dernier. Il n'est pas bon. L'arrivée de vêtements, de médicaments, de cet intérêt soudain et extérieur, a réveillé l'envie, la jalousie, le vol. La nuit, ou lorsqu'elles sont vides, les maisons sont fermées. Une autre photo non retenue d'Alexis Cordesse montrait une jeune femme, en gros plan, tenant l'une de ses colombes. Peu de temps après la séance, on la lui a volée. Adaïrma n'a jamais su qui, ni pourquoi. Dans ce village si petit, tout ne se dit pas, et sous des apparences joyeuses, chacun se protège, épie, doute. Chacun oublie aussi ce qu'il reçoit, et se plaint de ce que l'autre a obtenu. Les réunions de village révèlent l'inertie, la méfiance, et comme une sorte d'infantilisme nouveau : les habitants de La Bruja, ces paysans durs à la tâche, se métamorphosent en oisons et en assistés. Ils attendent la becquée humanitaire. Difficile modernité, complexe nature humaine !

Les psychologues ont donc décidé de donner les biens peu à peu, et surtout, de faire participer chaque habitant au travail volontaire et à l'aide à la construction. On en est là. Une seconde turbine est prévue. Les maisons sont toujours les mêmes : bois, palme, torchis. Il y a de la déception et du rêve dans l'air ; les mues ne sont jamais faciles, surtout lorsqu'elles viennent de l'extérieur. Quand Alexis Cordesse, à son second voyage, a distribué les photos faites lors du premier, il a pris soin de donner à chaque modèle la sienne. Les photos ont circulé comme de l'or dans tout le village. Chacun a laissé sur les beaux tirages la force de son regard et la trace de ses empreintes. Bien sûr, le photographe ne les avait pas toutes développées : il y avait les photos ratées, celles qu'il n'aimait pas. Il y a donc eu des frustrés, des « invisibles ». Ces « mal photographiés » ne comprenaient pas leur absence dans ce formidable générique du village. Leurs photos n'avaient-elles pas été faites ? N'avaient-ils pas mis leurs plus beaux vêtements ? Étaient-ils vraiment plus laids que les autres ? Moins dignes d'être exposés ? À l'heure où ces lignes sont écrites, le film continue. Une exposition dans le village devrait conclure ce puissant travail. Il sédimente et se dépose loin du bruit, du mouvement, des modernes. Comme avant lui le Malien Seydou Keïta ou le Galicien Virgilio Veitez, Alexis Cordesse, grand reporter, fixe quelques-uns de ces pauvres, ni damnés, ni enchantés de la terre, dont la richesse nous échappe de plus en plus. Il ralentit, s'immobilise, se fixe à l'autre bout du monde et là-bas, loin de chez lui, revient à l'enfance de l'art : il est un photographe de village qui, homme par homme, refait la communauté – l'humanité.

Philippe Lançon.

Post-scriptum :

Au sixième voyage, quelques mois plus tard, on a finalement permis à Alexis Cordesse d'aller photographier les gens dans la montagne. Les responsables de la culture provinciale ont informé le Parti, qui a informé l'Académie, qui a informé le ministère des sciences. Et le ministre a personnellement signé l'autorisation de se rendre dans une haute vallée précise, au cœur d'un périmètre délimité. La bureaucratie cubaine est lente, et n'aime pas être surprise. L'insistance d'Alexis Cordesse ; son obsession à vouloir retourner dans un lieu qui, a priori, n'aurait pas dû autant l'intéresser, puisqu'au fond, il n'intéresse personne : tout cela faisait mystère. Qu'allait-il chercher là-bas, au juste ? Qu'avait-il trouvé ? Et pourquoi ne photographie-t-il pas comme tout le monde des vieilles voitures, de beaux nègres, des culs de filles-fleurs de bitume et des musiciens joyeux, cadavériques et énergiques ? Pourquoi ne fait-il pas de la photo suavement colonialiste ? Il y a là, pour les vendeurs administratifs d'images nationales propres à la consommation touristique, quelque chose d'anormal ; de désagréablement peu superficiel. L'image du pays est un commerce qui doit vivre avec son temps. Puis les bureaucraties sont des organismes de pouvoir : elles jouent avec les besoins des hommes comme les séducteurs avec leurs désirs. Elles « allument ». Demain, après demain ? Peut-être, peut-être pas. On verra bien. Jour après jour, passe la caresse froide du papier qui manque. Plus on le demande, moins on l'obtient. Pour Cordesse, la faveur a fini par tomber – inexplicablement, comme toutes les faveurs – du ciel ministériel. Les grâces arrivent quand on fait semblant de ne plus les attendre.

Muni de son papier magique, le photographe arrive le soir d'une fête au village. Il y a eu de grands changements. Un réfrigérateur a fait son apparition, mais il est vide. De toute façon, le manque d'électricité devrait rapidement l'éliminer. L'épicier (le *bodeguero*) a été destitué : un contrôle d'État a prouvé qu'il avait détourné 80 000 pesos (3700 francs, une fortune). Il n'a évité la prison que grâce aux villageois : ils se sont cotisés pour lui prêter la somme détournée. Certains avaient des économies cachées : le *bodeguero* a des années de remboursement devant lui. Il est redevenu paysan : il a terriblement maigri et perdu ses bourrelets d'autorité. Un nouveau maire a été élu : le jeune Amarillo a remplacé l'instituteur (le *maestro*), qui ne s'est pas représenté. Le *maestro* se plaignait des habitants. Les autorités et les habitants se plaignaient du *maestro* : un paresseux, disaient-ils. Les autorités se plaignent généralement du village de La Bruja. Trop consanguin, trop refermé sur lui-même, il est pour elles trop peu productif : il ne remplit pas les objectifs agricoles fixés. Oscarin, dit Amarillo, donc : un maire de vingt ans et des poussières. Il y a quelques mois, il voulait être horloger. Il veut désormais devenir marionnettiste (*titiritero*) ambulant. L'acteur Raul Pomares, celui qui avait échoué à mobiliser le village, lui en a donné l'idée : pourquoi ne pas monter un spectacle sur la légende de La Bruja ? Quand Alexis Cordesse arrive au village, Amarillo est donc parti, pour la première fois de sa vie, à La Havane. Il y cherche de quoi fabriquer des marionnettes.

Le photographe s'installe, comme toujours, chez Lela, la mère d'Amarillo. Dans la nuit, une main passe à travers la fenêtre sans vitre et lui vole son portefeuille, trop évident. Dedans, 60 pesos, et tous ses papiers et autorisations : 300 dollars de démarches. Premier vol depuis le début de l'aventure. Lela est accablée. Elle pleure : honte que le vol ait eu lieu sous son toit ;

peur des ennuis qui pourraient en découler. La crainte de l'autorité reparait ici au moindre écart. Furieux, le photographe signale le vol à l'homme de la « contre-intelligence » qui, depuis Sibiricu, la ville la plus proche, est censé le surveiller. Une assemblée est organisée : le village presque entier est présent. Le photographe dit : « Je suis venu ici pour moi, mais aussi pour vous. Je prends du temps. J'essaie de voir, de comprendre. Je vous respecte. Je fais tout mon possible pour bien vous photographier. Je vous donne des tirages de mes photos. C'est du temps, de l'argent. C'est de la confiance et de l'amitié. Je fais tout cela, et pour l'instant, je n'ai rien gagné. Pas un sou. Je le fais parce que je crois en ce travail et en vous. Et maintenant, ici, vous me volez. L'argent, ce n'est pas grave. Les papiers, si. Demain, je pars dans la montagne. Mais ici, dans ce village, je ne ferai plus une seule photo de vous tant qu'on ne m'aura pas rendu ce portefeuille. » Les villageois écoutent, accablés. Le discours du photographe les infantilise, les culpabilise. Malgré lui, il les isole en les agglomérant : il les solidarise dans la responsabilité du vol. Il en a conscience, mais ne voit pas comment faire autrement : il faut « marquer le coup ». Le fonctionnaire de la « contre-intelligence » laisse passer un temps, le temps pénible de la digestion, puis enchaîne : « Peu importe qui a fait le vol. Si le portefeuille revient, il n'y aura pas d'enquête, pas de poursuites. » Il se doute que dans ce village « familial », beaucoup connaissent le nom du ou des voleurs ; mais il n'ignore pas que les habitants sont trop liés pour parler. On ne se dénonce pas entre frères, entre cousins : on règle ses comptes en famille. Et entre eux, dans les jours qui suivent, les discussions sont violentes : chacun en profite pour se plaindre des attitudes des uns, des autres. D'autres vols remontent à fleur de mots : les vols d'ampoules électriques, par exemple. On ne se fait pas de cadeau dans le village, et l'affaire du portefeuille de l'étranger met à nu les dessous de la misère quotidienne. Le portefeuille réapparaît, quatre jours plus tard, devant la maison de Lela. Sans les 60 pesos, mais avec les papiers. Entretemps, Alexis Cordesse est, pour la première fois, parti dans la montagne.

Une première montée extrêmement raide casse les mollets dans une végétation dense, puis on se retrouve dans le vert et, quand il a plu, la boue. Une purée de boue rouge. Là-haut, il n'y a rien. Chaque paysan vit isolé, dans une petite maison, avec pour tout mobilier la paillasse, une table et une chaise. Il travaille dès l'aube sur des pentes aux inclinaisons terribles qu'Alexis Cordesse a le plus grand mal à photographier. Accroché au versant, ce chamois brûlé et couvert de haillons creuse la terre avec une petite bêche puis à la main, sous un soleil très vite épouvantable, pour planter par exemple de la malanga, un tubercule qu'il n'est pas désagréable de manger frit. Le travail, épuisant, s'arrête à la mi-journée : la chaleur est trop forte. On rentre dans la mesure. On mange et puis on dort. Parfois, on chasse. À 18 heures, il fait nuit. Pas d'électricité. Le ruisseau le plus proche est parfois à une heure de marche. Quand la sécheresse est là, il faut beaucoup marcher pour trouver de l'eau. Certains paysans vivent là-haut toute l'année. Le père d'Amarillo, par exemple. On le voit, sur une photo, tenant dans la main un agouti (appelé ici *jutia*). Ce rongeur est, avec un petit singe local, le seul gibier dont la chair améliore parfois l'ordinaire de malanga. Le père d'Amarillo est une brute au bon cœur. Sa largeur d'épaule est exceptionnelle ; sa force, sylvestre ; ses bagarres, célèbres ; mais chaque nuit, il se lève plusieurs fois pour aller vomir : un ulcère le tue peu à

peu. Jamais ou presque il ne redescend. Ici, une mule est indispensable pour survivre : sur les sentiers, il faut pouvoir transporter les récoltes et les redescendre. Ceux qui en ont une la prêtent aux autres. Un bon mois est un mois à 100 pesos (5 francs). La plupart des hommes, en vérité, sont résignés à leur sort. Ils ne se plaignent pas de leur misère, de leur vie dure : à quoi bon ? D'ailleurs, ils aiment cette nature qui les enveloppe et les martèle : ces petites vallées très inclinées et sans plateau ; cette touffeur humide, fraîche la nuit, qui embue les objectifs du photographe ; ce café qu'ils cultivent et qui les fait (mal) vivre avec les tubercules et les fruits. Il y a quelques années, quand la maladie gagna les caféiers, plusieurs d'entre eux ont pleuré : moins par manque à gagner, que par tristesse devant leur nature dévastée. Le sens de sa beauté – et de sa santé – n'est jamais absent de ces hautes vallées : une famille a ainsi créé, autour de sa bicoque, un magnifique jardin fleuri. Deux frères, seuls, ont bien fini par s'en aller, parce qu'ils trouvaient cela trop difficile. Mais les autres semblent vivre là de toute éternité. Ils sont capables de marcher 30 kilomètres dans la journée. Ils couchent parfois avec la Vicenta (« Vamos a pisar la Vicenta » : allons arpenter la Vicenta). La Vicenta offre son corps à la montagne de chair entière. Et parfois, la montagne chante dans la nuit. Le petit noir photographié dans l'eau, le menton contre les genoux, est un chanteur de son déjà fameux. Il est passé à la télé, dans des émissions de folklore régional. Il pourrait devenir célèbre. On le retrouvera peut-être en Europe, aux États-Unis. La Bruja Social Club, pourquoi pas ? Nous sommes prêts à courir derrière les fantômes les plus inattendus, quand il s'agit de nous enivrer dans les fumerolles de l'exotisme. Mais il ne faudra pas oublier cette photo. Il ne faudra pas oublier qu'Alexis Cordesse a eu le plus grand mal, pendant deux fois dix jours, à photographier « là-haut ». Le dénuement à angles aigus a des pudeurs que l'image indique, mais peine à forcer dans ses lignes de fuite. En regardant ces photos, imaginez la vie de ces paysans, le regard du photographe, la chambre claire de leurs solitudes croisées et révélées, et pensez au vers ambigu et magique du grand poète cubain Virgilio Piñera : « Chacun mord l'endroit laissé par son ombre. »

Philippe Lançon est journaliste et écrivain. Il travaille au service Culture du quotidien Libération et comme chroniqueur à l'hebdomadaire Charlie Hebdo. Il a publié plusieurs romans dont *Le Lambeau*, paru en 2018 chez Gallimard (Prix Femina, Prix « spécial » Renaudot).